

UN ÉPISODE DE LA SECONDE GUERRE MÉDIQUE

Le plongeur Scyllias de Scioné d'après Hérodote et Pausanias.

Il ne suffit pas de louer dans Hérodote la grâce parfois malicieuse du conteur, la simplicité charmante du moraliste, le talent naïf de l'écrivain : au risque de joindre la critique à l'éloge, il faut aussi considérer la valeur historique de l'œuvre elle-même, et chercher à démêler le vrai dans un livre où la légende occupe tant de place. La science moderne a déjà élucidé quelques points de ce problème difficile et complexe, mais non pas insoluble. L'étude des monuments originaux de l'Égypte a permis d'apprécier à sa juste valeur le second livre des *Histoires*¹; on peut espérer que des fouilles, pratiquées en Asie, renouvelleront de même un jour l'histoire ancienne de l'Orient, et fourniront l'occasion de soumettre à une nouvelle épreuve le témoignage d'Hérodote². En attendant, pour ce qui touche la Grèce, l'enquête est ouverte³, et rien ne doit échapper aux investigations de l'histoire. Il n'y a pas de petit fait qui n'ait son importance, et toute recherche dans cette voie présente quelque intérêt.

C'est une étude de détail que nous nous proposons de faire ici, sur un passage d'Hérodote : il s'agit du plongeur Scyllias de Scioné, qui prit, dit-on, une part active à la défense de la Grèce, lors de la seconde invasion médique, et qui eut, en souvenir de ce rôle glorieux, une statue à Delphes. Pausanias, qui vit cette statue au n^e siècle de notre ère, donne en la décrivant quelques détails sur le personnage qu'elle représente. Or ces renseignements ne concordent pas avec le récit d'Hérodote. Ces deux témoignages ont-ils, malgré la distance qui les sépare, une égale valeur historique, et doit-on chercher à les concilier? Ou bien faut-il admettre que la tradition, déjà mêlée de fables, qui avait cours au temps

1. G. Maspero, *Fragments d'un commentaire sur le second livre d'Hérodote*, dans l'*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France*, années 1875, 1876, 1877, 1878.

2. Déjà la mission de M. M. Dieulafoy en Perse et en Chaldée a amené la découverte de monuments que certains passages d'Hérodote ont servi à interpréter (cf. *Revue critique*, art. de M. J. Darmesteter, 1884, t. I, p. 424). Il n'est pas douteux que réciproquement l'on n'arrive à expliquer, à l'aide des monuments, des détails d'histoire ou de religion que l'historien grec n'aura pas compris.

3. Les articles ou opuscules écrits en Allemagne sur tel ou tel point particulier de la question seraient trop nombreux à citer; je signale seulement les études plus générales de Nitzsch, *Ueber Herodots Quellen für die Geschichte der Perserkriege* (*Rhein. Mus.*, t. XXVII, p. 226-268), et de Wecklein, *Ueber die Tradition der Perserkriege* (*Sitzungsber. der kön. Bay. Akad. der Wissensch.*, 4 mars 1876).



d'Hérodote, s'est encore développée et transformée dans la suite? Telle est la question qui se pose à nous, et que nous tâcherons de résoudre, en étudiant successivement les chapitres d'Hérodote et de Pausanias.

I

Voici comment Hérodote raconte, avant la bataille d'Artémision, l'histoire de Scyllias de Scioné :

« Il y avait alors dans la flotte perse un habitant de Scioné, nommé Scyllias; c'était le meilleur plongeur de ce temps : déjà lors du naufrage arrivé auprès du Pélion, il avait retiré des flots, pour le compte des Perses, quantité de choses précieuses, et il en avait gardé pour lui-même une bonne part. Ce Scyllias pensait depuis longtemps à passer aux Grecs; mais jusque là il n'avait pas trouvé l'occasion de s'échapper. De quelle manière y réussit-il alors? C'est ce que je ne puis dire avec certitude; je serais même surpris que ce qu'on raconte de lui fût véritable : on prétend que, depuis la rade des Aphètes jusqu'à celle d'Artémision, il plongea sans remonter une fois au-dessus de l'eau; or c'est un trajet d'environ quatre-vingts stades. Cet homme est le sujet de beaucoup d'autres récits vraisemblablement faux, mêlés de quelque vérité. Sur le fait en question, voici quel est mon avis : c'est que Scyllias vint trouver les Grecs en barque. Aussitôt arrivé, il raconta aux généraux toutes les circonstances du naufrage, et les renseigna sur les vaisseaux perses qui faisaient le tour de l'Eubée¹. »

S'il était possible de nier le penchant de l'esprit grec à transformer l'histoire en légende, cette page d'Hérodote serait, ce semble, la meilleure réponse : elle fait comprendre, par un exemple des plus simples, comment l'histoire des guerres médiques a été de bonne heure arrangée, embellie par les Grecs. Un demi-siècle après les événements, l'historien recueillait déjà plus de légendes que de récits véridiques; il devait choisir lui-même entre les versions déjà multiples d'un même fait, et parfois écarter toutes les données de la tradition pour découvrir la vérité. Tel était le goût des Grecs pour la fantaisie, telle était surtout leur fierté nationale, que les guerres médiques devinrent vite pour eux le thème favori de toutes les légendes. Non seulement les dieux et les héros furent censés avoir pris part, en personne ou par quelque effet miraculeux de leur puissance, à la défaite du barbare, mais des hommes mêmes qui, comme Scyllias, s'étaient distingués par leur dévouement à la bonne cause, devinrent l'objet d'une admiration enthousiaste, qui se manifesta dans des récits magnifiques, aux dépens de la vérité.

1. Hérod., VIII, 8.

En présence de ces traditions moitié historiques, moitié fabuleuses, comment ne pas louer la conscience de l'historien, les scrupules qu'il éprouve avant de se prononcer, et la réserve qui accompagne ses moindres jugements? Mais aussi que vaut sa critique toute rationnelle? Quelle confiance accorder à une méthode qui consiste à ramener la légende à la simplicité d'un fait réel? Suffit-il de dire que Scyllias rejoignit en barque les Grecs d'Artémision, pour expliquer la réputation qui s'attacha dans la suite à son nom? Comment une circonstance aussi naturelle aurait-elle donné lieu aux récits imaginaires dont l'historien nous atteste l'existence? Il faut reconnaître que le bon sens d'Hérodote a pu le porter à donner une explication par trop facile d'un fait certainement extraordinaire, et l'on serait sans doute plus près de la vérité en supposant que le plongeur fit sous l'eau une partie au moins de la distance qui séparait les Grecs de la flotte perse.

Mais ne faut-il pas aller plus loin? Si l'on accorde qu'Hérodote a péché par excès de rationalisme, ne peut-on pas dire qu'il a eu tort de chercher même le moindre élément historique dans un récit purement légendaire? N'a-t-il pas été dupe d'une erreur, en supposant un fondement réel à une simple fable? Au lieu de réduire à des proportions humaines les exploits de Scyllias, n'aurait-il pas mieux fait de les considérer tout à fait comme surnaturels? Le caractère même de ces exploits n'indique-t-il pas qu'il s'agit ici de traditions populaires? Et quoi de plus fréquent, dans les légendes populaires, que les récits de plongeurs? Tous les marins, dans tous les temps, ont aimé à raconter, à chanter les aventures d'un plongeur idéal, qui, sous des noms différents, sous des formes variées, suivant les pays et les âges, a accompli des merveilles d'habileté. La *légende du plongeur*, dans les temps modernes, a été l'objet de travaux importants¹, et il ressort de ces études que cette légende fait partie d'un fonds commun de traditions et de croyances dont il ne faut pas chercher l'origine dans l'histoire, mais qui sont le produit naïf de l'imagination populaire. Notre Scyllias ne serait-il pas une des personnifications de ce plongeur imaginaire, que les anciens ont connu comme les modernes? La mythologie grecque nous offre la légende de Glaucos, ce pêcheur d'Anthédon, devenu le dieu protecteur des marins, comme le *Nicolas Pisce* des légendes siciliennes. Scyllias ne serait-il pas une forme nouvelle de cette vieille croyance, un type rajeuni de ce Glaucos, que les popula-

1. H. Ulrich, *Beiträge zur Geschichte der Tauchersage* (Programm der Lehr- und Erziehungs-Anstalt von D^r E. Zeidler, Dresde, 1884, in-4°). — Ce travail a été analysé dans le numéro du 5 janvier 1885 de la revue française *Mélysine*, qui a publié déjà un grand nombre de chansons populaires sur le *Plongeur*.

tions maritimes des côtes de la mer Égée honoraient comme leur patron et leur ancêtre? Il n'est pas impossible de supposer que ces populations aient voulu avoir leur part dans la gloire des guerres médiques, et qu'elles aient mêlé à la tradition, comme un fait historique, les exploits légendaires du plongeur. A l'appui de cette hypothèse, qui n'a été, que je sache, soutenue par aucun savant¹, mais qui se présente assez naturellement à l'esprit, on pourrait faire valoir la ressemblance du nom de Scyllias avec celui du monstre marin Scylla, dont le mythe est voisin du mythe de Glaucos. Bien plus, s'il est vrai que les proverbes soient comme les témoins irréfutables des vieilles croyances populaires, ne pourrait-on pas dire que le proverbe grec ὁ Σκυωναῖος κολυμβῆξ, cité par un compilateur de basse époque², représente une très antique tradition, antérieure aux guerres médiques, suivant laquelle le plongeur idéal de la légende aurait été un habitant de Scioné, comme Glaucos était originaire d'Anthédon?

Cette hypothèse nous paraît dénuée de fondement, pour plusieurs causes. Si la méthode rationaliste est insuffisante quand elle s'applique à l'interprétation des mythes, elle est encore la seule admissible quand il s'agit d'époques historiques. Que l'évhémérisme soit justement condamné par les savants qui étudient la mythologie, personne n'y contredit. Mais nous ne sommes pas en présence de traditions mythologiques; nous ne voyons pas Hérodote donner une explication rationnelle d'une tradition fabuleuse, consacrée par des rites, par un culte, par des croyances transformées en dogmes et en vérités religieuses. C'est de l'histoire, mêlée de légende, que nous examinons; or l'histoire, en moins d'un demi-siècle, ne saurait être tout entière absorbée par la légende.

Qu'il y ait eu d'ailleurs, dans l'imagination populaire, quelque rapprochement entre Glaucos et Scyllias, nous le croirions volontiers, mais voici en quel sens: au plongeur Scyllias, déjà célèbre, rendu plus illustre encore par le rôle qu'il avait joué dans la guerre médique, on prêta peut-être des traits que la fable attribuait à Glaucos, et cette ressemblance de l'homme avec le dieu contribua sans doute à dénaturer le récit historique. Mais admettre une adaptation de la légende à l'histoire, c'est supposer du même coup quelque fondement historique à la tradition populaire.

1. M. E. Vinet, dans une intéressante étude sur le mythe de Glaucos et de Scylla (*Annales de l'Institut archéologique*, XV, 1843, p. 441-205), soulève la question, mais pour l'écarter tout de suite par ces mots: « Nous n'osons pas révoquer en doute l'existence historique de ce célèbre plongeur; trop de témoignages l'établissent. »

2. *Corp. paroem. graec.*, ed. Leutsch, *Macar.*, VI, 54. Ὁ Σκυωναῖος κολυμβῆξ: ἐπὶ τῶν ἐμπειρίων εἰς πράγματα ἔχόντων.

Quant au nom de Scyllias, peut-on en tirer quelque indice en faveur de l'hypothèse en question? Cette méthode risquerait d'entraîner fort loin. Presque tous les noms propres grecs ont une signification étymologique : est-ce à dire qu'il faille interpréter l'histoire à l'aide de ces noms? Pausanias parle d'un antique sculpteur nommé Scyllis¹ : faudrait-il chercher aussi à ce personnage quelque parenté mythique avec le monstre Scylla?

Enfin, si l'on veut que le proverbe grec *ὁ Σκιωνάσιος κολυμβῆσαι* soit antérieur aux guerres médiques, il peut avoir une signification fort simple : c'est que les habitants de la ville maritime de Scioné aient été particulièrement habiles dans l'art de plonger. Dans cette hypothèse, qui paraît être celle du compilateur ancien, le proverbe aurait été appliqué à tous ceux qui étaient passés maîtres dans un art quelconque. Ce serait là une explication analogue à celle qui convient naturellement au mot de Socrate, *Δηλίου δειται κολυμβητοῦ*, cité par Diogène de Laërte² et interprété par Suidas³. Mais pourquoi le proverbe n'aurait-il pas plutôt son origine dans l'histoire même de notre Scyllias? On ne peut nier *a priori* que les proverbes ne puissent prendre naissance dans des faits historiques. Le fameux coureur Phayllos de Crotoné, qui lui aussi joua un rôle dans la guerre médique⁴, est plusieurs fois dans Aristophane l'objet d'une allusion qui prouve l'existence d'un dicton populaire⁵, et Suidas nous apprend que le même personnage avait donné lieu à un proverbe qui se trouve dans Platon⁶.

Ainsi le récit d'Hérodote ne saurait être, suivant nous, assimilé à une pure légende, et l'existence de Scyllias nous paraît aussi incontestable que le naufrage des Perses près du Pélion ou la bataille d'Artémision.

Pourrons-nous en dire autant du témoignage de Pausanias? C'est ce qu'il nous faut maintenant examiner.

II

Voici le passage de Pausanias relatif à Scyllias de Scioné :

« A côté de Gorgias est une offrande des Amphictyons : c'est la

1. Pausan., II, 45, 4 et passim.

2. Diog. Laert., II, 5, 22 : Φασί δ' Εὐριπίδην αὐτῷ δοῦναι τὸ τοῦ Ἡρακλείτου σύγγραμμα ἐρεῖσθαι « τί δοκεῖ; », τὸν δὲ φάναι « ἂ μὲν συνῆκα, γενναῖα ὄμιαι δὲ καὶ ἂ μὴ συνῆκα πλὴν Δηλίου γέ τινος δειται κολυμβητοῦ. »

3. Suidas explique le mot de Socrate, en ajoutant ὅς μὴ ἀποπνεύσεται ἐν αὐτῷ.

4. Hérod., VIII, 47.

5. Aristoph., *Acharn.*, v. 214 : ὅτ' ἐγὼ φέρω ἀνθρώκων φορτίου ἠκολούθου Φαίλλου τρέχων. — Cf. *Vesp.*, v. 4206.

6. Suid., s. v. ὑπὲρ τὰ ἰσκαμμένα.

statue de Scyllis de Scioné¹, qui avait la réputation de plonger même dans les endroits les plus profonds de la mer. Il avait appris à plonger à sa fille Hydné², et, lorsque l'armée navale de Xerxès fut assaillie par une violente tempête auprès du mont Pélion, ils contribuèrent beaucoup aux pertes qu'elle fit, en allant sous les eaux arracher les ancres et tout ce qui servait à retenir les vaisseaux. C'est pourquoi les Amphictyons placèrent à Delphes Scyllis et sa fille; mais la statue d'Hydné est du nombre de celles que Néron emporta de Delphes. Quant à l'art de plonger, il n'est cultivé par les femmes que tant qu'elles sont encore vierges³.»

A la même tradition se rattachent les deux documents suivants, qui complètent le peu que nous sachions de Scyllias de Scioné. Pline, dans le résumé qu'il fait de l'histoire de la peinture, mentionne un tableau du peintre Androbius qui représentait Scyllus coupant les ancres de la flotte perse⁴, et l'Anthologie palatine contient une épigramme, attribuée à Apollonidès, en l'honneur du même héros : « Quand les longs vaisseaux de Xerxès s'abatirent sur la Grèce entière, Scyllos imagina un combat sous-marin : plongeant jusque dans les profondeurs secrètes de Nérée, il alla couper les câbles qui retenaient les vaisseaux à l'ancre. Alors, hommes et navires, la flotte perse tout entière s'abîma, sans voix, anéantie : ce fut le coup d'essai de Thémistocle⁵. »

Ces deux textes n'ajoutent rien pour nous à la notice que Pausanias consacre au groupe de Scyllias et de sa fille. C'est donc dans Pausanias qu'il est intéressant d'étudier la tradition nouvelle, pour en rechercher l'origine et en apprécier la valeur.

Et d'abord, à quand remonte cette tradition, qu'Hérodote ne cite pas? Peut-elle dater du temps même d'Hérodote, et l'historien a-t-il pu l'ignorer? Ou bien est-elle née seulement après lui?

Pausanias ne donne, en mentionnant cette statue, ni inscription ni nom d'artiste, rien enfin qui nous éclaire sur la date du monument.

1. Il est à peine nécessaire de faire remarquer la différence, purement dialectale, des deux formes Scyllias et Scyllis. De même, plus bas, nous trouverons dans une épigramme Scyllos et, chez Pline l'Ancien, la transcription latine Scyllus.

2. Je suis le texte de Schubart. Les manuscrits donnent le nom de Κυζών. Cf. plus bas, p. 140.

3. Pausan., X, 49, 1. La dernière phrase est mise entre crochets par Schubart : « Omnino verba καταδουραϊ usque ἐτι παρθέναι e margine irrepsisse videntur; quam enim sint inepta, dici non potest. » Cette suppression n'est cependant pas nécessaire : il y a peut-être là l'indication d'une superstition populaire que nous ne connaissons pas d'ailleurs. Cf. plus bas, 139, note 3.

4. Pline, *H. N.*, XXXV, 41, § 439 (ed. von Jan) : « Androbius pinxit Scyllum ancoras praecidentem Persicae classis. » Il ne nous paraît pas douteux que ce tableau ne se trouvât à Delphes.

5. *Anthol. Palat.*, c. ix, epigr. 296.

Nous sommes réduits à des hypothèses. Mais il me semble du moins que le silence d'Hérodote ne suffit pas à prouver que la statue n'existait pas encore de son temps. Hérodote ne fait pas la description du temple de Delphes; il n'énumère pas les monuments qui s'y trouvent; c'est au cours de son récit, à propos de la bataille navale d'Artémision, qu'il mentionne le service rendu aux Grecs par Scyllias de Scioné: il n'y avait pas lieu de dire alors que ce personnage avait été honoré d'une statue à Delphes. Je sais bien que, dans un chapitre voisin, Hérodote, rappelant la victoire des Phocidiens sur les Thessaliens, parle de l'offrande faite à Delphes avec la dîme du butin¹; mais d'abord cette offrande était un des principaux ornements du sanctuaire d'Apollon: elle se composait de plusieurs grandes statues de divinités, érigées dans le temple même; ensuite la mention seule de cette offrande montrait l'importance de la lutte, d'après l'importance du butin. D'ailleurs, dans le même passage, Hérodote parle du devin Tellias d'Élide et de la part qu'il prit à la guerre contre les Thessaliens, sans ajouter que la statue de ce personnage avait été envoyée à Delphes, comme l'atteste Pausanias². Nierons-nous pour cette raison l'existence de la statue de Tellias, au temps même d'Hérodote? Ce serait une conclusion assurément téméraire. Le même raisonnement me paraît pouvoir s'appliquer au cas de Scyllias.

Mais, sans parler de la statue, Hérodote ne devait-il pas noter du moins le rôle joué par Scyllias dans le naufrage de la flotte perse, au lieu de dire seulement qu'il s'y était enrichi? Ce rôle, Hérodote a pu l'ignorer: la tradition athénienne, qu'il suivait de préférence, attribuait à Borée, l'époux d'Orithye, la destruction de la flotte ennemie; c'était Borée qui, sur la prière des Athéniens, avait soulevé les flots de la mer et perdu leurs vaisseaux³. Hérodote, il est vrai, cite cette intervention du dieu avec un scepticisme mal dissimulé; mais, pour ne pas croire tout ce que disaient les Athéniens, il ne s'en rapportait pas moins en général à leurs récits, et Scyllias peut s'être ainsi trouvé sacrifié au puissant gendre d'Érechthée.

Il nous paraît donc impossible d'affirmer que la tradition suivie par Pausanias n'existait pas encore au v^e siècle, lorsqu'Hérodote écrivit son histoire. Mais ce n'est pas une raison suffisante pour affirmer qu'elle existait. Aussi nous faut-il l'étudier maintenant en elle-même, et voir si elle ne porte pas déjà quelque trace de légende.

Est-il surprenant que la fille du plongeur Scyllias ait été asso-

1. Hérod., VIII, 27.

2. Pausan., X, 4, 10.

3. Hérod., VII, 489.

ciée à son père? La statue de la jeune fille prouve du moins que les anciens ne considéraient pas la chose comme impossible. Nous savons qu'il y avait des populations grecques tout entières livrées à la pêche des coquillages et des éponges. Les habitants d'Anthédon gardaient même, nous dit-on, dans leur constitution physique la marque de cette existence étrange : ils avaient le teint rouge, le corps effilé et l'extrémité des ongles rongée par le travail de la mer¹. Il est naturel de penser que, dans ces familles de pêcheurs, habituées à vivre dans des huttes sur la grève, au milieu des algues marines, les filles mêmes ne restaient pas oisives. Et sur ce point, à défaut de documents anciens, les usages de la Grèce moderne peuvent nous éclairer sur la vie des Grecs d'autrefois. Les habitants des îles de l'Archipel se livrent à la pêche des éponges, c'est-à-dire à l'art de plonger, dès leur plus jeune âge. Dans les îles qui bordent la côte d'Asie, il n'est pas rare de rencontrer des villages entièrement composés de pêcheurs : dans chaque famille, le père, les fils et même les filles pratiquent ce rude métier. Tous les voyageurs ont signalé le fait. « Le père, dit M. E. Reclus, promet sa fille au plus habile plongeur. Le sujet de la ballade de Schiller pourrait s'y renouveler souvent². » Les filles elles-mêmes subissent une épreuve semblable : le savant Hasselquist rapporte que, dans la petite île de Symi, qui est encore aujourd'hui le centre de la pêche des éponges, les filles ne peuvent se marier si elles n'ont montré leur habileté et leur courage dans cet exercice difficile³. Les jeunes Grecques du v^e siècle avant notre ère peuvent bien avoir eu la même agilité et la même audace.

Quant au fait même qui aurait valu à Scyllias et à sa fille les honneurs d'une statue à Delphes, il n'a rien non plus d'in vraisemblable. Ces deux personnages avaient, dit Pausanias, contribué à la perte de la flotte perse, en coupant les amarres qui rattachaient les navires au rivage ou les câbles qui les maintenaient à l'ancre. Ce fait s'accorderait bien avec ce que dit Hérodote de la situation de la flotte perse quand elle fut assaillie par la tempête. « Lorsque l'armée navale eut abordé, sur le territoire de Magnésie, à une plage qui se trouve entre la ville de Casthanée et le cap Sépias,

1. *Fragm. histor. graecor.*, ed. Didot, t. II, p. 259, Dicaearchi Messenii fr. 59, § 24. Ce fragment est ordinairement attribué à Dicéarque, mais à tort.

2. E. Reclus, *Asie antérieure*, t. IX, dans la description de l'île de Symi.

3. Hasselquist, *Voyage au Levant*, t. I, p. 256. Cette épreuve paraît bien indiquer que les filles doivent plus tard aider leurs maris dans la pêche des éponges. Je n'ai trouvé, dans les récits des voyageurs, aucun fait qui permette de croire que les femmes ne plongent pas comme les jeunes filles. Si donc la phrase de Pausanias, que nous avons traduite plus haut, peut être conservée, l'usage qu'elle constate semble avoir entièrement disparu.

les premiers vaisseaux s'amarrèrent près du rivage, les autres restèrent chacun sur ses ancres...¹. » Dans ces conditions, couper les cordes et les amarres, de façon à livrer les navires à la tempête, c'était les vouer à une perte certaine, et l'idée de ce stratagème peut bien être venue à l'esprit du plongeur Scyllias. Rien ne prouve, il est vrai, que ce fût déjà alors une ruse de guerre habituelle, une manœuvre connue. Mais nous savons que les Grecs firent usage des plongeurs dans la guerre maritime dès le v^e siècle. Thucydide raconte que, pendant le siège de Sphactérie, comme les navires athéniens empêchaient le ravitaillement de la place, les Lacédémoniens eurent recours à toute espèce de moyens pour venir au secours des assiégés : « Des plongeurs s'introduisaient jusque dans le port en nageant entre deux eaux, et en traînant après eux, à l'aide d'une corde, des outres remplies de pavot au miel, et de graine de lin pilée². » Alexandre, pendant qu'il faisait le siège de Tyr, dut remplacer les cordes qui retenaient les ancres de ses vaisseaux par des chaînes de fer, parce qu'autrement les Tyriens venaient les couper en plongeant³. Plus tard, Dion Cassius raconte plusieurs aventures analogues arrivées dans le siège de villes grecques : tantôt c'est un ordre que va porter un plongeur⁴ ; tantôt c'est un barrage que des plongeurs construisent sous l'eau pour fermer un port⁵ ; ailleurs, c'est un stratagème du même genre⁶. Il est peu probable que Scyllias ait été le premier à imaginer cette application d'un art certainement fort répandu avant lui.

Mais voici, dans cette tradition, le point qui paraît trahir la légende. C'est le nom de la fille de Scyllias, rapproché d'un passage d'Athénée. Cette fille s'appelle *Κυζίνη* dans les manuscrits de Pausanias, et *Υδνη* dans Athénée, qui cite le poète iambique Æschryon de Samos⁷. De ces deux leçons, la première pourrait être facilement corrigée d'après la seconde : on s'expliquerait bien, en effet, qu'un copiste eut écrit *Κυζάναν*, mot connu, au lieu de *και Υδναν* (*και* se trouvant en abrégé dans l'exemplaire qu'il copiait). La particule *και*, introduite dans la phrase de Pausanias, donne un sens excellent : *ἐδιδάξατο δὲ καὶ Ὑδναν τὴν θυγατέρα δύεσθαι*⁸, et le mot

1. Hérod., VII, 488.

2. Thuc., IV, 26.

3. Arrien, II, 21, 6.

4. Dion. Cass., XLVI, 36.

5. Dion. Cass., XLII, 12.

6. Dion. Cass., LXXIV, 12.

7. Athénée, VII, p. 296 *e f*: Διτχρίων δὲ ὁ Σάμιος ἐν τιμῶν ἰάμβων Ὑδνης φησὶ τῆς Σκύλλου τοῦ Σκιωναίου κατακαλυμμετοῦ θυγατρὸς τὸν θαλάσσιον Γλαῦκον ἐρασθῆναι.

8. Pausan., X, 49, 1.

Ἰδνη, qui ne se rencontre nulle part ailleurs, devait embarrasser le copiste. Pour cette raison même, il n'est nullement probable qu'il faille corriger le passage d'Athénée d'après le texte de Pausanias. Ainsi, de deux choses l'une : ou la fille de Scyllias doit être appelée Ἰδνη (si l'on corrige Pausanias d'après Athénée), ou bien (la correction n'étant pas nécessaire) il faut admettre que la même personne a été appelée tantôt d'un nom, tantôt d'un autre, Κυάνη selon Pausanias, Ἰδνη selon Athénée. Dans la seconde de ces hypothèses, le caractère légendaire du récit relatif à la fille de Scyllias apparaîtrait d'une manière incontestable : outre que la tradition ne serait pas fixée sur le nom même du personnage, on pourrait voir dans le mot Κυάνη, nom propre très voisin de l'adjectif κυάνεος, κυανόεις, qui est lui-même synonyme de γλαυκός, l'origine de la légende rapportée par Athénée : la réunion de Glaucos et de Cyané serait un simple rapprochement grammatical élevé à la hauteur d'une abstraction poétique¹. Mais l'autre hypothèse elle-même se prête à une interprétation du même genre : sans comparer le mot Ἰδνη au terme homérique ἄλοσιδνη, dont l'étymologie est incertaine, ne doit-on pas remarquer la ressemblance de ce nom avec le mot ἰδωρ, et n'est-il pas surprenant que le nom porté par la fille du plongeur ait lui-même quelque rapport avec la mer ?

Cette coïncidence est-elle fortuite ? On pourrait le soutenir : nous avons nous-même signalé plus haut l'absurdité d'une méthode qui consisterait à chercher toujours dans les noms propres une signification symbolique, et rien n'est d'ailleurs plus fréquent que de voir un poète célébrer un personnage historique en le comparant à une divinité. La fille de Scyllias, assimilée aux nombreuses filles de Nérée, pouvait bien être rapprochée par Æschryon du fameux Glaucos, qui n'est lui-même qu'un pêcheur devenu dieu. Néanmoins, pour n'être pas invraisemblable, cette explication soulève un doute invincible, si l'on considère qu'Hérodote lui-même nous a mis en garde contre les légendes déjà greffées sur l'histoire du plongeur. Autant il est malaisé de prétendre, malgré l'autorité d'Hérodote, que Scyllias n'a pas existé, autant on risque de paraître se refuser à l'évidence, si l'on ne veut pas même tenir compte dans Pausanias des indices qui trahissent la légende. Pausanias est assurément un guide précieux, et les découvertes modernes de l'archéologie, à Olympie comme à Delphes, ont confirmé pleinement la valeur de son témoignage ; mais il est séparé par des siècles des événements qu'il raconte, et il n'applique à la tradition aucune critique. Or comment supposer que les récits imagi-

1. C'est l'opinion de M. Vinet, *article cité*, p. 152, note.

naires qui avaient déjà cours au temps d'Hérodote n'aient pas été dans la suite la source de nouvelles légendes? N'est-il pas naturel de penser que quelques-uns de ces faits légendaires sont précisément ceux qui ont le plus excité l'admiration des Grecs? Les amphictyons de Delphes ne devaient pas être plus scrupuleux que la tradition populaire; ils avaient même intérêt à exalter toutes les gloires, pour s'assurer l'attachement de tous. Ainsi se sera formée une tradition légendaire, mêlée d'éléments fabuleux et de récits fantaisistes, développée et embellie par les poètes et les artistes, consacrée enfin par un monument dans l'enceinte même d'Apollon Pythien.

C'est cette tradition légendaire que nous a conservée Pausanias, et dont Hérodote nous a montré l'origine historique.

AM. HAUVERTE.